# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 27 AOUT 1894 — 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
**Bureaux: No 73 rue de Chartres.**

**NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.**

**Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.**

**NOUVELLE-ORLEANS**
LUNDI, 27 AOUT 1894.

**VENTES DE CE JOUR.**

Par Danziger & Stern, au No 9 de la rue Chartres, près de la rue du Canal—Le contenu d'un magasin de livres, de papeterie, d'articles de fantaisie, vitrines, comptoirs, tables, installations, caisses vides, pupitres et un lot de comptes ouvert.

## Les Villes Débaptisées.

En cette année où nous sommes, si abondante en anniversaires de grandes dates historiques de la Révolution, il y aurait une curieuse carte de France à tracer. Ce serait celle d'il y a cent ans, avec les modifications républicaines des noms de départements et de villes. Elle ne laisserait pas de présenter un certain intérêt pour l'étude de la période révolutionnaire.

La plupart de ces désignations sont bien oubliées aujourd'hui, et il faut les rechercher çà et là. Elles évoquent pourtant, souvent glorieusement, quelque fois tragiquement, tant d'événements! Elles rappellent tant d'agitations patriotiques, et elles sont tellement significatives! Ce sont des heures de fièvre qui s'évoquent là!

Après si longtemps, il semble qu'il y ait quelque puérilité à changer ces noms, car on n'efface pas le passé d'un trait de plume. Mais dans quelles circonstances extraordinaires on était! Ces mesures, dont quelques-unes nous paraissent plus que singulières, ne peuvent être jugées froidement. Elles s'expliquent par les enthousiasmes, par les colères, par les exaspérations des luttes colossales qui se livraient alors. Pour bien comprendre l'opportunité de ces débaptisations, il faudrait retrouver, dans toute leur intensité, les sentiments de l'époque, revivre non seulement par la pensée, mais aussi par le cœur, ces jours grandioses et terribles.

En 1794, le nombre était considérable des municipalités qui avaient volontairement changé le nom de leur ville, "rappelant l'ancien régime ou la superstition" ou des cités qui, par châtiment, avaient reçu, par décret de la Convention, une autre qualification.

⁂

Parmi ces villes punies, on sait que Lyon fut l'objet d'une répression particulièrement énergique et sévère. Lyon avait été condamnée "à disparaître." Plusieurs de ses monuments, bien qu'il y eût quelque exagération, pour employer un mot doux, à s'en prendre à des pierres, furent, en effet, démolis.

Lyon, du moins, n'exista plus sous son nom traditionnel: elle devint "Commune-Affranchie."

D'autres villes du Midi qui avaient pris part aux insurrections royalistes furent ainsi privées de leur nom. Ceci arriva notamment pour Toulon.

Mais un des cas les plus étranges fut celui de Marseille, où le châtiment ne fut pas modéré non plus, bien qu'il fût ordonné par Barras. Barras qui devait devenir l'élégant, l'épicurien président du Directoire, mais qui n'était alors que le conventionnel en mission.

Barras proposa que Marseille, "dont les forfaits étaient odieux", fût marquée d'un signe de honte inoui, *qu'elle n'eût plus de nom du tout.*

Il signa, en effet, de redoutables arrêtés, de la "ville sans nom". Puis, par abréviation, Marseille devint "Sans-Nom".

Il est assez piquant, de remarquer (l'usage, d'ailleurs, ne se plia point à la volonté de Barras) que ces mesures, qu'il croyait essentiellement révolutionnaires, étaient, en fait, à son insu, empruntées au pire despotisme monarchique.

C'était une punition assez fréquente, en Russie, avant Catherine II, qui s'indigna contre cette barbarie, que de priver un serf, pour une faute grave (ou qu'on estimait grave), du "droit de porter son nom."

La rencontre est originale entre les procédés de la tyrannie moscovite et les procédés révolutionnaires de Barras.

⁂

Mais voici d'autres souvenirs que ceux des défections de certaines villes à la cause républicaine.

En Vendée, notamment, les changements de noms furent fréquents de la part de vieilles bonnes cités qui avaient résisté aux royalistes, alliés aux Anglais.

Ainsi, Fontenay-le-Compte voulut-elle s'appeler "Fontenay-le-Peuple"; ainsi, Saint-Gilles-sur-Vie, qui avait vaillamment résisté aux bandes insurgées, se donna-t-elle le nom de "Port-Fidèle", et c'était, en tout cas, un nom bien mérité. Ainsi encore, l'île de Ré, devint "La Montagne-Ile Républicaine", ce qui était un peu long, mais bien expressif.

L'île de Noirmoutier ayant été reconquise au commencement de 1794, à la suite d'un beau fait d'armes, devint, plus simplement, l'île "de la Montagne". L'île de Bouin s'appela l'"île Marat."

Le nom du département lui-même fut changé. Les habitants demeurés fidèles à la République et qui, pour elle, avaient fait de grands sacrifices, sentant que ce nom de Vendée était "en exécration à tous les républicains", réclamèrent, par la voix de Merlin de Thionville, "l'honneur" de se dire citoyens du "Département-Vengé".

Ces appellations, toutefois, durèrent peu de temps. Il est certain qu'elles ne pouvaient guère concourir à rétablir la paix dans les esprits.

⁂

Saint-Malo, dans la seule année 1794, eut deux noms.

Ce fut d'abord celui de "La Victoire-Montagnarde" que lui fit attribuer le commissaire du Comité de Salut public Julien, de Paris, qui se multiplia alors pour déjouer les intrigues royalistes. Saint-Malo, en raison de sa proximité des îles anglaises Jersey et Guernesey, avait, en effet, une importance particulière, et il fallait mettre la ville en sérieux état de défense. Cette défense fut confiée à un vieux et sûr soldat nommé Cadenne.

Julien avait réuni les habitants de Saint-Malo, et il leur avait fait jurer de "répondre à la République du port et de la ville". C'est alors, dit M. Chassin, que, pour surexciter l'enthousiasme, il s'était rendu devant la principale porte et, là, avait fait inscrire le nouveau nom.

A la suite de ce mouvement d'élan patriotique, il demanda—ceci semble singulier aujourd'hui, mais il faut se rappeler dans quel dénuement étaient les armées républicaines—que tous ceux qui possédaient deux paires de souliers en donnassent une paire pour les défenseurs de la patrie. Ceci valait peut-être mieux que des mots, mais c'est par des mots, eussent-ils quelque solennité théâtrale, qu'on produisait cet essentiel entrain.

Un peu plus tard, Granville, ayant repoussé l'ennemi, se décernait le nom de "La Victoire". Pour éviter la confusion, Saint-Malo ne s'appela plus que "Port-Malo".

Saint-Servan, la voisine de Saint-Malo, se piqua de jeu aussi, et troqua son nom contre celui de Port-Solidor".

⁂

Je n'ai pas la prétention de rappeler tous les changements de nom des villes de France. Ce serait là une trop longue liste, et dont l'énumération risquerait d'être fastidieuse. J'ai seulement voulu indiquer qu'il y aurait un intérêt historique, cent ans après ces événements, à dresser ce tableau, ayant la valeur d'un document.

Au reste, en lui donnant l'étendue nécessaire, ce serait une histoire à écrire que celle des modifications ou des projets de modification d'appellation des villes.

Bien avant la Révolution, il y eut ainsi quelques tentatives originales, et l'aventure la plus piquante est assurément celle à laquelle est attaché le nom de Gresset, le doux poète de *Vert-Vert*. Elle a des côtés amusants.

C'était en 1757, Damiens venait de commettre son attentat sur la personne de Louis XV, et il avait été roué vif.

C'est alors que Gresset, qui depuis quelque temps était assez mal en cour, s'avisa d'une idée naïvement bizarre pour regagner les faveurs royales.

Il écrivit au Roi une épître, fondée, disait il, "sur le cri public et sur le vœu général d'une ville qui, dans la consternation et dans la douleur qu'elle partageait avec toute la France, voyait pour elle-même un malheur de plus *dans l'affreux rapport de son nom avec le nom d'un monstre exécrable.*"

Gresset, en effet, habitait Amiens, et il estimait, avec une courtisanerie ingénue, que ces syllabes sonnaient mal désormais, malgré le *D* qui commençait le nom du régicide.

Il réclamait donc "de la bonté" de Louis XV qu'il permît à Amiens de s'appeler autrement, et il formulait ce vœu en vers:

> Cette triste cité n'ose plus se reconnaître
> Et, la mort dans le sein, elle attend pour renaître
> Qu'un souffle créateur vienne la ranimer....

C'était beaucoup dire, et avec une exagération d'une poésie légèrement outrée.

> Commandez. Nommez-nous. Tout un peuple éploré
> Attend ce changement de votre ordre sacré,
> Et, si l'ose implorer du sceau de votre empire
> Un titre illustre et cher que mon zèle m'inspire
> Par lui de notre ville assurez le renom....

Selon le désir de Gresset, Amiens fût devenue "Louisville"

Ce qui est plaisant, c'est que Gresset en fut pour ses frais, et qu'il fut, par surcroît, couvert de ridicule, ce qu'il avait pris pour le "vœu général" n'était que son idée à lui. Les habitants d'Amiens, malgré leurs sentiments de fidélité, ne se souciaient nullement de prendre "la livrée royale" et d'avoir à modifier leurs habitudes. La municipalité protesta, et à ce que raconte M. Wogue, l'historien de Gresset, déclara que si l'on donnait suite à ce projet il faudrait en même temps "rayer saint Damien du calendrier!" Amiens resta Amiens, et Gresset succomba sous les brocards que lui avait valus l'énormité d'une telle flatterie.

JEAN FROLLO.

**SIGNAUX D'INCENDIE.**

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22
15 Poste de la Cie de Pompe No 23
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Coliséé.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 8
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18 Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julia et St Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julia et Commerce.
71 Pied de la rue Julia, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13 rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14 rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7 Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10 Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21 Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3 Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, François.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Dorgenois.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.

## ANNONCES JUDICIAIRES.

**VENTES PAR LE SHERIF.**

**ANNONCE JUDICIAIRE.**

**Vente d'une propriété améliorée de valeur dans le Deuxième District, Connue comme le No 144 rue Conti, entre les rues Bourgogne et Remparts.**

Mme Louise Grover et son mari vs Charles P. Gould, syndic.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 43,299—En vertu d'un writ de saisie et vente, à moi adressé par l'Hon. Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus intitulée je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre Gravier et Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le MARDI, 25 septembre 1894, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir—

Un certain lot de terre ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits voies, privilèges, servitudes et dépendances qui y appartiennent, désigné par la lettre H, sur un plan d'Arthur DeArmas, voyer et ingénieur civil, en date de mars 1880, situé dans le Deuxième District de cette ville, dans l'îlet borné par les rues Conti, Bourgogne, Remparts et Bienville, et mesurant conformément au dit plan trente-quatre pieds six pouces de face à la rue Conti, sur une profondeur entre lignes parallèles de cent trente-quatre pieds trois pouces et trois lignes.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—L'acquéreur paiera de son enchère au comptant tous les frais et charges de l'affaire et de la vente, incluant les taxes, s'il y en a, et huit 75[100 dollars frais de greffier et la prime d'assurance, cinq pour cent d'honoraires d'avocat, sur la somme totale de dix-sept cent cinquante dollars et huit pour cent d'intérêt par an, à partir du 2 mars 1893, ensemble avec $4 50 frais de copie de l'acte et copie de lettres, et la somme de cinq cent quatre-vingt-trois 33 1[3[100 dollars, avec 8 pour cent d'intérêt par an, à partir du 2 mars 1893 jusqu'à paiement final, étant le montant d'un billet passé dû, et ledit acquéreur aura à assumer les deux billets pour le même montant et portant le même intérêt, échéant respectivement à un et deux ans, à partir du 2 mars 1893, et le reste de l'adjudication aussi au comptant, et si la propriété est vendue pour un montant insuffisant pour couvrir tous lesdits billets, avec intérêt, honoraires d'avocat, frais, taxes, primes d'assurance, etc., alors que l'adjudication sera au prix du montant de son enchère.

VICTOR MAUBERRET,
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.
23 août 23 30—sept 6 13 20 25

## FEUILLETON.

### LES DRAMES DE LA PAIX.

# Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

TROISIÈME PARTIE.

**LE FORT DE LA MORT.**

(Suite.)

Ah! si elle avait osé!

Mais c'eût été se trahir. Elle ne le voulait pas.

Le lieutenant passa la journée à la ferme des Banians. Il laissait reposer ses hommes et se promettait de repartir le soir, non point pour regagner Bo-Ha, mais pour battre les environs et empêcher les bandes dispersées de se reformer.

Cette journée, il la passa presque toute entière avec Robert. Que de confidences ils échangèrent en ces heures rapides!..

Et de quoi pouvaient-ils parler, sinon de la France, de cette France que Robert connaissait si peu et pour laquelle Armand se battait si loin d'elle!

—Et, dans cette France, disait Armand, il y a un tout petit coin où se reporte sans cesse ma pensée.......un petit château où vivent ceux que j'aime en pensant à moi.

Il sourit avec un peu de mélancolie; puis il tira de la poche de son dolman un petit carnet à deux faces, fait exprès pour contenir deux photographies seulement.

Il les regarda et les embrassa.

—Mon père et Espérance, ma sœur, dit-il.

Et il tendit le carnet à Robert, parce que leurs deux cœurs s'étaient compris, s'étaient fondus et parce que Robert était son ami.

Robert le prit et regarda les deux portraits. Le général était un grand et beau vieillard, représentant bien le type de l'officier français avec ses cheveux coupés en brosse, sa figure maigre, un peu osseuse, ses yeux vifs et un peu durs.... sa moustache blanche....

On retrouvait, malgré l'âge, beaucoup de ressemblance avec son fils.

L'autre portrait était celui d'une jeune fille.

Espérance! avait dit le jeune officier.

—Quel joli nom! pensait Robert.

Et il admirait. Elle était très belle en effet, et au contraire de l'officier qui était presque blond, elle paraissait très brune, avec des yeux noirs énormes, profonds, sur lesquels des cils très longs jetaient encore de l'ombre, ce qui devait donner à ce regard quelque chose de mystérieux, presque de fatal.

En regardant, Robert sentit un léger frémissement qui montait jusqu'à son cœur et il laissa échapper un soupir. Si on lui avait demandé de l'expliquer, ce soupir, il n'aurait pu le faire. Il avait oublié tout, l'endroit où il se trouvait, de Trélon-Fontaines qui, penché sur son épaule, pouvait s'apercevoir de sa distraction; il se plongeait, pour ainsi dire, dans ce regard de la jeune fille, profond comme une mer, profond comme un abîme, ce regard qui semblait fixé dans ses yeux à lui et qui semblait lui dire:

—Je serai à qui me méritera...... Viens.... je t'attends!

Il rendit le carnet à Trélon. Sa main tremblait un peu. Son cœur était serré par une émotion singulière.

Trélon ne le remarqua pas.

Seulement, il dit:

—N'est-ce pas que mon père a l'air fier et bon?....

Robert fit un signe affirmatif. Et il murmura, pour lui:

—Mon Dieu, comme elle est belle!.... Trop, oui, trop belle!

Dans le courant de l'après midi, le lieutenant demanda à Marthe la permission de se reposer dans la chambre qu'on avait mise à sa disposition.

—Deux heures seulement me suffiront, dit-il à Robert. Puis-je compter sur vous pour me réveiller?

—Certes!

Robert le laissa et le lieutenant s'endormit. Robert resta seul et n'essaya point de retrouver ni sa mère, ni Darnetal. Il avait besoin de solitude. Il n'était pas encore redevenu maître de son cœur.

Lorsqu'il rentra, deux heures après, dans la chambre de l'officier pour le réveiller, Armand de Trélon-Fontaines dormait profondément.

Auprès de lui, sous ses yeux, il avait mis le carnet sur une petite table de laque et il s'était endormi,—sans doute ainsi qu'il faisait tous les soirs à son poste de Bo-Ha,—ayant devant lui les visages aimés de son père et de sa sœur.

Armand dormait si bien qu'il n'entendit pas Robert.

Et celui-ci s'était arrêté, n'osait plus avancer et retenait son souffle pour ne pas troubler ce repos.

Puis, il regardait aussi le carnet....

Il se sentait envahi par une envie folle de revoir le visage d'Espérance....

Espérance! ce nom résonnait dans son cœur.

Il s'approcha doucement, peureux, honteux de cette indiscrétion.

Il la voyait, avec ses yeux sombres.... ces yeux qui le cherchaient.

Et sans s'apercevoir de ce qu'il faisait, il prit la photographie pour la voir de plus près.

Il rougit, il pâlit, et il regarde de temps en temps de Trélon-Fontaines qui continue de dormir.

Soudain, il tire de sa poche un crayon, un carnet. A ce carnet, il arrache une feuille blanche.

Et avec le crayon, en quelques traits, il prend le visage de cette jeune fille qu'il n'a jamais vue, mais qui ne paraît pas plus âgée que lui. Il fixe, sur ce papier, cette ressemblance. Oui, c'est bien elle, son crayon habile ne s'est point trompé. Il cache le portrait dans le carnet, remet la photographie sur la table de laque, rougissant de ce qu'il vient de faire comme d'une faute, tremblant comme d'un crime.

Si Armand s'était réveillé? s'il avait surpris cette indiscrétion?

Qu'est-ce que Robert eût répondu? quelles explications? Il ne pouvait à lui-même s'expliquer pourquoi, sous l'empire de quelle attraction puissante, invincible, il avait agi ainsi!

Il n'aurait pu que lui demander pardon.

Heureusement, Armand dormait toujours, fatigué par la nuit précédente, toute de veille, de marche forcée et de combats.

Robert le toucha légèrement à l'épaule.

—Mon lieutenant!.... dit-il.

Armand ouvrit les yeux et sauta hors du lit, dispos, reposé.

—Merci, monsieur!

Et tout de suite, son premier regard et son premier sourire s'étaient adressés à son père, à l'Espérance.

—Vous les aimez bien? dit Robert.

—Je les adore, tout simplement.

Armand alla visiter le détachement. Comme il avait encore quelques heures devant lui avant le moment qu'il avait fixé pour le départ il revint aux Banians.

Il dit à Darnetal:

—Je vous avais prévenu l'année dernière, lors de votre installation, que vous auriez certainement maille à partir avec les pirates.

—Ne pourrait-on en débarrasser une bonne fois la province?

—Ah! si nous savions où ils se cachent!

Comment cela? dit Darnetal, étonné.

Robert écoutait.

—Ces bandes se forment loin d'ici... ramassis de pirates tonkinois, de déserteurs chinois, de gueux annamites habitués à tous les crimes, à rançonner les jonques, à piller les vyageurs, à brûler les villages. Lorsqu'elles se trouvent assez puissantes, elles descendent des montagnes, font irruption hors de leurs forêts inconnues et, avant que nous soyons prévenus, commettent leurs massacres. Nous arrivons alors, et nous les châtions cruellement. Elles en sont quittes pour disparaître, pour s'évanouir, car vraiment elles s'évanouissent,—il n'en reste rien,—elles ont un mot d'ordre qui les ramène soit dans leurs montagnes du Haut-Yen-thé, soit dans leurs forêts. Et là, elles se reforment.

—Pourquoi ne pas les attaquer dans leur repaire?

—Il faudrait le connaître, et les pirates seuls le connaissent. Ils s'y rendent par des sentiers ignorés de tous, à peine tracés en pleine forêt vierge, piste de bêtes fauves plutôt même que des sentiers. Ils s'y rendent par les étroits couloirs qui fuient entre des murailles de rochers, ou après avoir suivi pendant des heures, des jours même, les lits desséchés des torrents qui ne gardent pas de trace de leur pas sur les pierres et ne les quittant que pour se jeter dans la brousse et gagner leur repaire.

—Quelque fort, sans doute?

—Oui, nous le supposons, car nous n'avons aucune donnée là-dessus.... Les rebelles ont nécessairement des campements fortifiés qui leur servent de lieu de réunion, de point initial pour se reformer et où ils apportent le butin de leurs campagnes heureuses. C'est là, ensuite, qu'ils doivent avoir leurs approvisionnements en armes et en munitions, leurs femmes leurs enfants....

—Du moins, fit Robert, avez vous essayé d'obtenir quelques renseignements?

—Nous avons sans cesse des volontaires en marche..... Beaucoup ne reviennent pas, hélas! D'autres reviennent sans avoir réussi. Il est impossible d'obtenir des renseignements auprès des indigènes. Les pirates tiennent ceux-ci par l'épouvante, sous la menace des supplices les plus horribles, et ils exécutent toujours leurs menaces!.... Les habitants des villages voisins de la forêt de Hu-Thué, où nous croyons que se trouve un des principaux refuges de la piraterie de cette contrée, vivent sous un régime de terreur qui les rend hébétés. Et pourtant, malgré nos promesses, bien qu'ils connaissent notre force et notre loyauté, ils se taisent, dédaignent nos présents, ne tiennent aucun compte de nos adjurations et déjouent toutes les ruses de nos espions.

—Ainsi, dit Robert toujours attentif, personne n'a été assez heureux pour vous guider vers ces bandits?

—Personne, jusqu'aujourd'hui.

—Et celui qui réussirait, au péril de sa vie, à vous apporter des détails si précis, si exacts sur ces repaires que vous pourriez, dès le lendemain, vous mettre en campagne pour les détruire...

—Celui là serait un héroïque soldat, monsieur, car nous considérons la chose comme presque impossible.... Celui-là ferait une grande et noble action qui serait utile à l'humanité et glorieuse pour notre pays.

Armand avait dit cela simplement, en regardant Robert, dont il devinait peut-être les secrètes pensées.

Et le jeune officier ajouta, avec une certaine tristesse:

—J'ai essayé, l'an passé, avec deux de mes hommes.... mon colonel me l'avait permis.... J'ai échoué.... j'ai perdu mes deux hommes, deux braves soldats, et je n'ai dû la vie qu'à un miracle....

Darnetal était très intéressé par les paroles de l'officier.

Mais il ne considérait que son entreprise coloniale. Il ne pensait pas à la gloire.

Marthe, elle, connaissait trop bien le cœur de son fils pour n'être pas inquiète. Il écoutait Armand, buvait ses paroles. Il avait les yeux brillants, le teint animé.

—Mon Dieu, à quoi rêve-t-il?

Et répondant sans doute à quelque épouvante secrète:

—Mon Dieu, faites que je le garde toujours auprès de moi!!

Robert eut encore une question:

—Et celui qui réussirait dans cette expédition difficile, à qui devrait-il porter le plan qu'il aurait relevé, les renseignements qu'il aurait surpris? Est-ce à vous, mon lieutenant, qui commandez le poste de Bo Ha?

—A moi si vous le désirez, mon cher Robert, dit le lieutenant, permettez moi de vous nommer ainsi—hors de France, entre Français, les amitiés se forment vite, et je ne sais pourquoi, mais il me semble que nous sommes appelés à nous retrouver, plus tard, et à être amis....

Robert lui tendit les deux mains, avec effusion.

Mais entre le jeune homme et l'officier, passait en même temps la belle figure aux yeux sombres et mystérieux qui disaient:

—Viens, sois digne de moi et je suis à toi......

Armand ajoutait:

—Si je vous dis que l'homme assez habile et assez courageux pour se procurer ces renseignements pourrait me les apporter, ce n'est pas, croyez le bien, pour m'en faire gloire,—moi qui ai échoué dans mon expédition,—c'est parce que le poste de Bo Ha que je commande est le plus rapproché de cette région. Mais celui-là ferait mieux de les transmettre directement au commandant de Bac-Ninh. Lui seul, après en avoir référé à son colonel et au général commandant de la brigade, pourrait prendre immédiatement les mesures de répression nécessaires.

—Et comment s'appelle cet officier? demanda Robert d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente.

—Le chef de bataillon Lavidry.

Marthe se leva brusquement à ce nom et Darnetal, qui connaissait son secret, se précipita vers elle en la voyant chanceler.

L'officier, surpris, se taisait.

Robert, inquiet, était venu également auprès de la pauvre femme.

—Lavidry! Lavidry! murmurait Marthe.

—Vous le connaissez, madame, disait Armand.... C'est un noble cœur, une nature d'élite, un officier modeste autant qu'expérimenté et que brave.... Et ce n'est point seulement parce que je le respecte et le vénère comme mon officier, que je parle de lui ainsi, car tous ses soldats et tous ses subordonnés l'adorent, mais il a été toujours l'ami de mon père, son compagnon d'armes.... Et c'est mon père lui-même qui m'a appris à l'aimer...

—Il y a sans doute, dit-elle haletante, plusieurs officiers, beaucoup d'officiers dans l'armée qui portent ce nom?

—Je ne le sache pas, bien que cela soit possible... Je puis, du reste, vous donner sur lui quelques détails.... Le commandant Georges Lavidry est de Bazeilles.... Et chose émouvante, le régiment où il était capitaine en 1870 prit part à la défense de ce village.... Mon père m'a même raconté, bien des fois, que la compagnie du capitaine avait été amenée à défendre, le jour de la bataille de Sedan, la petite Maison blanche où l'officier était né, où quelques semaines auparavant il était en congé, où il retrouva, sous les balles et les obus, sa mère et sa fille... Oui, c'est un brave, dévoué, prêt au sacrifice.... On ne lui fait qu'un reproche....

—Un reproche! dit Marthe tremblante

—Il a une tristesse insurmontable, quelque souvenir sans aucun doute. On ne le voit jamais sourire, jamais.

Et Marthe défaillante, demandait:

—Sait-on pourquoi?

—Il ne l'a jamais dit, même à son ami, même à mon père!

—Et votre père n'a pas deviné?

—Peut-être......

—Il a perdu sa fille, une fille qu'il adorait.....

—Perdue?

—Oui, et comme sa tristesse date de cette fatale journée de Bazeilles, il se peut que sa fille ait été tuée pendant cette bataille......

—Oui, oui, cela se peut, en effet, faisait Marthe, sans penser à ce qu'elle disait, profondément troublée de savoir son père si près d'elle, là, à quelques lieues.

—Si vous le connaissez, madame, achevait l'officier, désirez-vous que je lui parle de vous?......

Lorsque Darnetal avait amené Armand, il n'avait pas nommé Marthe et l'avait présentée à l'officier comme sa sœur. C'avait toujours été ainsi, du reste, depuis longtemps. Et n'était elle point sa sœur, en effet? Ne l'aimait-elle pas, et ne le lui avait-elle pas dit, comme un frère?

Robert, lui, ignorait la vérité. Lorsque à plusieurs reprises, il avait interrogé sa mère sur sa famille, Marthe avait répondu que le père du jeune homme s'appelait Michel Mornas.

Aux autres questions de l'enfant, Marthe avait évité de répondre directement, et Robert peut-être soupçonnant quelque secret douloureux, respectant ce mystère, ne voulant point causer de chagrin à cette mère si douce, si tendre, et qu'il adorait, Robert n'avait plus insisté.

Ce nom de Lavidry ne l'avait donc point frappé.

A la demande directe de M. de Trélon Fontaines, il fallait une réponse.

Marthe se remit un peu, et essayant de sourire, navrée au fond:

—Non, monsieur, non, je ne le connais pas.... j'ai été trompée par une similitude de nom.... Mais il est inutile de lui parler de moi.... Je.... Je.... ne sais qu'une.... étrangère pour le commandant Lavidry..

Et comme Armand s'approcha de Robert à ce moment pour continuer avec lui cette conversation sur les rebelles qui semblait tant intéresser le jeune homme, Darnetal, ému jusqu'aux larmes, serrait de toutes ses forces les mains de Marthe et disait très bas:

—Oh! Marthe! Marthe! Une étrangère pour lui! Comme vous devez souffrir!

Elle lui adressa un regard éloquent.

Certes, oui, elle souffrait, mais elle était courageuse. Elle se remit.

Il ne fut plus question de Lavidry jusqu'au départ de l'officier.

Marthe même se retira bientôt chez elle, après avoir pris congé d'Armand.

Celui-ci et Robert passèrent le reste du temps ensemble.

Quand la chaleur fut tombée, Armand lui tendit les mains:

—Nous sommes voisins, mon cher Robert, nous nous reverrons.... mais non pas, je le souhaite, dans des circonstances aussi dramatiques.

Robert répondit chaleureusement à cette étreinte.

Et avec une intonation singulière:

—Oui, Armand, nous nous reverrons.... Bientôt, je l'espère....

Robert voulut assister au départ du détachement. Il n'y avait là qu'une soixantaine d'hommes, de tout jeunes gens de l'infanterie de marine, imberbes, hâlés, l'air résolu sous leurs casques blancs, une dizaine d'hommes de la légion étrangère, plus âgés, à l'air audacieux et dur, enfants perdus de la guerre et coureurs d'aventures, disciplinés sous le drapeau de la France.

Les autres étaient des tirailleurs tonkinois, petits, maigres, chétifs, et pourtant résistants, ayant l'air de femmes avec leurs cheveux tressés et ramenés en chignon. Des coolies accompagnaient le détachement, pour porter les brancards, les munitions de réserve, les bagages, les vivres.

Et la petite colonne disparut d'un pas solide vers les broussailles du Song-Thuong. Elle allait remonter le cours de la rivière pendant quelques jours à la recherche des débris des bandes de Dé-Than.

Marthe était rentrée chez elle et pleurait.

Ses larmes ne se séchèrent que lorsqu'elle vit son fils. Il était si préoccupé qu'il ne remarqua point les yeux rouges de sa mère.

Il s'assit auprès d'elle et se mit à rêver.

—A quoi penses-tu, mon enfant?

—A rien, mère, dit-il distrait.

Puis tout à coup, il sortit, monta sur le talus qui renforçait une des palissades où il y avait encore, de la lutte nocturne, des traces sanglantes. Et il resta là, scrutant au loin l'horizon, essayant de découvrir une dernière fois la colonne au pas rythmé qui s'en allait à l'inconnu, le fusil sur l'épaule.

Mais tout cela avait disparu. Plus rien des soldats de l'infanterie de marine, de la légion des tirailleurs et des coolies.

Il baissa la tête.

Et sans doute qu'il fût resté là longtemps dans son rêve, si tout à coup, une voix, bien craintive, n'avait murmuré derrière lui, répétant la phrase des préoccupations maternelles:

—Mon fils, à quoi penses-tu?

Il se retourna et prit sa mère entre ses bras.

—Je pense que tu es la meilleure des mères et que je ne t'aimerai jamais assez comme tu le mérites.

Elle secoua la tête.

—Non, non, tu as quelque chose.... Dis-moi.... Dis-moi....

Alors il devint grave.

—Tu le veux?

—Non, mon enfant, avec toi je n'ai pas besoin de vouloir.... Il me suffit de te prier.

—Eh bien, mère, dit-il troublé, je pense que je vaux peu de chose à côté de ces braves gens.... Ils sont utiles....

Et moi? Et moi?

—Robert! Tu veux me quitter......

—Pardon, mère, pardon!......

—Oh! mon enfant, tant regretté, je trouvé enfin, tu es las de ta mère....

Il éclata en sanglots.

—Non, mère, je te jure....je t'aime.... je t'aime...... je veux rester près de toi....

—Tu me le jures?....

Lui, alors, hâtivement, parce que, s'il avait réfléchi, il n'eût pas osé mentir:

—Je te le jure, ô mère, la plus adorée, la plus craintive des mères!

III

Pendant quelques jours on eût dit que Robert redoublait d'activité, pour oublier sans doute ou pour s'étourdir. Il cherchait à se fatiguer le corps afin d'empêcher son imagination de vaguer dans les rêves entrevus.

C'est ainsi qu'il avait voulu déchirer le portrait d'Espérance; mais au dernier moment il avait été faible.

Il n'avait pas osé.

Quand il avait pris ce papier qui retraçait ces traits si beaux et si fiers et qu'il y avait porté la main, il lui avait semblé que ces lèvres s'ouvraient tout à coup pour lui crier au sacrilège et que ces yeux devenaient ironiques et méprisants en lui disant qu'il manquait de courage et qu'il tombait sans forces au premier obstacle.

Alors, il avait rangé le portrait dans son bureau; mais depuis le départ d'Armand, comme pour détruire une chimère, il s'était condamné à ne pas jeter les yeux sur Espérance.

En outre, il paraissait plus gai que d'habitude. En général, il n'était pas bruyant. D'humeur toujours égale, il était souriant, expansif; mais dans ses expansions même les plus tendres il se servait je ne sais quelle gravité qu'il devait à son éducation première une arrière-pensée mélancolique qui venait sans doute de ce qu'il craignait d'avouer ses secrètes ambitions.

Or, pendant ces jours-là, les Banians retentirent de sa joie bruyante.

Darnetal et Marthe ne pouvaient s'y tromper.

Robert leur cachait quelque chose.

Ils ne l'interrogèrent plus, cependant, et se contentèrent de l'observer, essayant de lire en ce jeune cœur.

Un matin, Robert prit A-Kim à part.

Il l'entraîna, sous prétexte de chasse, vers le Song-Thuong.

Quand ils furent seuls:

—A-Kim, tu connais toute la région du Yen-Thé?....

—Oui, maître, mieux certes que personne autre....

—Alors, tu connais la forêt de Hu-Thuong.

—Il n'y a pas que la forêt du Hu-Thuong, maître. C'est, de ce côté-là, une succession de forêts impénétrables d'une immense étendue, et que fréquentent seuls les pirates et les tigres.

—Tu as traversé ces forêts?

—Non, maître, jamais.

Robert fit un geste de dépit et regarda A-Kim dans les yeux.

—Tu ne mens pas?

—Non, maître, A-Kim ne ment jamais.

—Ce n'est pas la peur des pirates qui te fait parler....

—Le maître sait bien que je n'ai pas peur. Le maître sait bien que mon bras est moins solide que le sien, mais que ma jambe est aussi agile et que mon cœur est aussi ferme.....

Et il avait un bon sourire à Robert, en disant cela.

—Je n'ai pas voulu t'offenser, A-Kim.

—J'en suis sûr, maître.... vous êtes bon et vous savez trop combien je vous suis dévoué......

—Les forêts de Hu-Thué servent de repaires aux rebelles?

—Depuis longtemps.

—Et tu ne pourrais pas m'y guider?

A-Kim regarda son maître avec effarement.

Il ne répondit pas, n'étant pas sûr d'avoir bien entendu. Robert répéta sa question dans les mêmes termes.

—Ah! fit l'Annamite, maître, vous voulez aller chasser le tigre! Mais il n'est pas nécessaire d'aller aussi loin.... Dans nos bois qui bordent le Song-Thuong, il n'est pas rare d'en rencontrer, et si vous le désirez, maître, je vous construirai un affût.

Robert sourit et secoua la tête.

—Non, A-Kim, je vise plus haut. Je dédaigne les tigres et c'est aux pirates que je voudrais m'attaquer.

—Pardon, maître, mais je ne comprends plus.

—Mes compatriotes n'attendent que des renseignements précis sur les forêts et un guide vers la retraite des rebelles pour attaquer ceux-ci et les détruire. Jusqu'aujourd'hui aucuns renseignements ne sont parvenus, aucun guide ne s'est présenté. Ce que les indigènes n'osent point faire, retenus par l'épouvante, moi, A-Kim, je le tenterai....

—Vous, maître, fit A-Kim en joignant les mains.

—Les renseignements, c'est moi qui les apporterai à Bac-Ninh et le guide qui conduira la colonne vers les asiles inconnus de ces massacreurs de femmes et d'enfants....

—Maître! maître!

—Ce sera moi, A-Kim, fit Robert simplement.

—Vous n'y pensez pas, maître.

—J'y ai bien réfléchi, au contraire.

—Maîtresse ne vous le permettra jamais.

—Aussi je partirai sans prévenir ma mère.

—Et le maître, lui, non plus, ne sentira pas....

—S'il le faut, lui non plus ne sera pas.... Et si vous mourez dans votre expédition, maître, car il ne faut pas vous le cacher, c'est la mort à peu près certaine?.....Il y aura tant d'ennemis contre vous, dans ces forêts, maître......Il y a les bandits dont vous allez violer le mystérieux refuge et qui ne vous laisseront jamais revenir et qui vous feront périr dans les supplices les plus abominables;—il y a la faim, il y a les tigres, les forêts en sont infestées,—il y a la fièvre......

—Peu importe, A-Kim, j'irai...... j'irai seul......

A-Kim regarda son jeune maître avec tristesse.

—Non, maître, vous n'irez pas seul....

—Je le veux.

—Je vous désobéirai, maître.

—Je te l'ordonne. Je ne veux personne avec moi.

—Si vous refusez votre serviteur qui vous aime, votre guide et votre compagnon de chasse, je jure que je préviendrai ma maîtresse.

Robert resta un moment silencieux. Ce dévouement l'avait ému.

Il lui tendit la main.

—Je connais ton affection. Tu viendras.

—Merci, maître. Pourtant, réfléchissez encore, songez à votre mère qui ne vous survivrait pas assurément. Moi, je suis peu de chose. Je n'ai pas de famille. Personne ne se souciera de moi quand je ne serai plus là. Mais vous, maître, vous! Ne croyez pas que vous allez trouver devant vous des bandits ordinaires. Non, il sont, ceux des forêts de Hu-Thué, admirablement organisés. Ceux que vous appelez pirates sont en réalité des rebelles, maîtres, et leurs massacres, ils prétendent les commettre par représailles et par patriotisme. Ils représentent le parti national en lutte contre l'influence de notre patrie et ils reçoivent leurs encouragements de l'Annam et de la Chine. Ce parti a des représentants même dans les provinces pacifiées, là où il ne se tire plus un coup de fusil, et ces représentants, tout le monde les connaît, maître, et ce n'est pas un secret que je vous dévoile, sont toujours des personnages influents, instruits et riches. Le chef général reste dans l'ombre, car les populations riveraines de la forêt ne prononcent jamais son nom. Les commandants des bandes lui obéissent; nous ne savons pas où il se cache. Toutefois, il est probable que c'est au milieu même des forêts de Hu-Thué, à l'abri de quelques formidables retranchements auxquels la forêt même sert de première et infranchissable enceinte, qu'il dirige la rébellion contre vous, laissant aux chefs de bandes le soin d'agir selon les circonstances, sous leur responsabilité......

Robert écoutait A-Kim avec attention.

—Tout ce que tu me dis, A-Kim, loin d'ébranler ma résolution, ne fait que la confirmer, au contraire. Plus forte est cette organisation et plus il est indispensable de la briser. Je partirai.

—Bien, maître. Nous partirons. Comme c'est une véritable expédition que nous entreprenons, il ne faut rien laisser au hasard, à l'inconnu. Permettez-moi de songer à ces préparatifs.

—Avec joie, A-Kim, j'ai confiance en toi.

—Quand partirons nous?

—Il est inutile d'attendre davantage. Combien te faut-il de temps pour les préparatifs dont tu parles?

—Deux jours au plus.

—Nous partirons donc dans deux jours.

Marthe avait vu ensemble Robert et A-Kim. Leurs promenades n'étaient pas rares. Robert chassait presque tous les jours et A-Kim accompagnait ordinairement son jeune maître.

Pourquoi, ce matin là, Marthe eut-elle des soupçons qu'il se tramait quelque chose contre son bonheur?.... et comment l'instinct maternel lui fit-il comprendre que l'ennemi de son bonheur était ce fils qu'elle chérissait tant, Robert lui-même, son Robert aimé?

Lorsque Robert rentra, il vint embrasser sa mère.

Il ne savait pas dissimuler: il était nerveux, plein de fièvre.

Marthe vit tout cela, mais ne fit aucune observation.

Seulement, lorsque Robert fut éloigné, elle fit un signe à A-Kim et l'obligea de rester auprès d'elle.

L'Annamite attendit, humblement, sans soupçon, de reste.

—A-Kim, tu es le compagnon de Robert et tu lui es dévoué.

—Ma vie est à lui, s'il la veut.... maîtresse le sait bien.

—A-Kim, tu es honnête et loyal....

—Je suis chrétien, maîtresse, et les missionnaires français m'ont appris, il y a longtemps, à détester les fourberies.

—Tu n'es pas menteur?

—Le mensonge est une lâcheté, maîtresse, et A-Kim n'est pas lâche.

—Mon cœur me dit que tu viens de recevoir une grave confidence....

L'Annamite, surpris, baissa la tête et se mit à trembler.

—Et mon cœur ne s'est pas trompé, tu le vois?

—Maîtresse!....

—Réponds moi. Que t'a dit mon fils?

—Maîtresse, pourquoi ne pas interroger mon jeune maître?

—A-Kim, c'est toi que je questionne, dit Marthe avec sévérité.... Réponds.

—Je ne le puis, maîtresse.

—Tu es donc un serviteur infidèle?

—Non, maîtresse, je vous aime....

—Pourquoi ne peux-tu parler?... Pourquoi ne veux-tu pas obéir?

—Parce que j'ai promis à mon maître de me taire....

—C'est donc bien grave?

—Très grave, maîtresse... Si je parle, mon jeune maître se défiera de moi.... Il me repoussera... ne voudra plus que je l'accompagne... Et le jeune maître est hardi, maîtresse, téméraire même... Il est trop enfant pour réfléchir au danger, et il a confiance dans sa force... Si A-Kim ne peut plus l'accompagner, qui veillera sur lui, écartera les périls?... Jusqu'aujourd'hui, A-Kim ne lui a guère été utile que pour l'empêcher de se perdre et pour lui apprendre à connaître les meilleurs terrains où il trouverait toujours des faisans à tirer, des cerfs à surprendre.... Mais si le jeune maître.... devenait plus entreprenant.... A-Kim voudrait être là pour veiller toujours.... et si A-Kim ne tient pas la promesse qu'il a faite, soyez sûre, maîtresse, que le jeune maître cherchera un autre serviteur.

Et l'Annamite, les yeux baissés, ajouta très bas:

—Cela me fait beaucoup de peine, maîtresse.

Mais Marthe savait que Robert ne dirait rien.

Cet homme seul pouvait parler, pouvait la renseigner, dissiper ou confirmer ses épouvantes secrètes.

Elle insista.

—Parle, A-Kim, je le veux....

Il hésita encore, resta silencieux pendant quelques secondes; puis il se décida enfin et ce fut d'une voix altérée qu'il raconta sa conversation avec son jeune maître.

Puis il se tut et attendit.

Marthe, pâlie soudainement, semblait défaillante. Une émotion bizarre, s'était emparée d'elle. Elle avait la sensation qu'on la séparait de son cœur et que quelqu'un l'emportait, ce cœur si tendre, pour le torturer et pour le martyriser à sa guise.

Et celui là qui le lui arrachait, et qui l'emportait et qui le martyrisait, c'était son fils, toujours son fils aimé.

Elle n'eut pas une larme. Ses yeux restèrent secs et fiévreux.

—Et tu n'as pas essayé de faire revenir ton maître sur sa détermination.

—Oh! maîtresse, j'ai fait tout ce que j'ai pu.

—Cette expédition est dangereuse, n'est-ce pas?

A-Kim ne répondit rien.

Marthe, comprenant à demi-mot:

—Très dangereuse, n'est-ce pas?

A-Kim se contenta d'incliner la tête, par deux fois.

—Il peut y trouver la mort?

Alors l'Annamite, sans penser à l'héroïsme de sa réponse:

—S'il part, il ne reviendra pas, maîtresse, et c'est pourquoi je voulais tant partir avec lui....

Il ajouta aussitôt, avec un reproche très doux:

—Maintenant que j'ai parlé, voudra-t-il encore de moi?

—Tu es un serviteur dévoué, A-Kim, je te remercie.... Heureusement, Robert n'aura pas besoin de ton dévouement. Il n'entreprendra pas cette folle équipée....

A-Kim laissa échapper un geste de doute.

Marthe s'en aperçut et, comprenant, en resta toute saisie.

—Crois-tu qu'il me désobéirait?

—Oh! maîtresse.... fit l'Annamite très troublé.

—Parle, voyons, parle! Je veux que tu me dises toute ta pensée....

—Oui, maîtresse, le jeune maître vous désobéira tôt ou tard....

—Mon Dieu! Ai-elle douloureusement....

Et cette fois les larmes lui échappèrent.

Quand elle fut plus calme:

—Quand deviez-vous partir?

—Dans deux jours. Et sans vous prévenir, maîtresse....

—L'ingrat! L'ingrat! Il ne m'aime pas!....

Elle fit un signe à l'Annamite. Celui-ci se retira. Marthe resta seule.

Dans la soirée, elle vit Robert rentrer chez elle. Le jeune homme tout en considérant le but noble et héroïque de son expédition se sentait quand même une sorte de remords. Abandonner ainsi sa mère....c'était mal....Ne valait-il pas mieux tout lui confier?....

Il vit, cette fois, que Marthe avait pleuré.

Il l'embrassa.

—Qu'est-ce donc, mère, et d'où vient ta tristesse?

—De toi, mon fils dit-elle, le regardant fixement.

—De moi, mère? dit il troublé.

—De tes pensées secrètes que tu me caches; de tes chagrins, que tu ne me fais point partager...... et de tes projets sur lesquels tu ne demandes conseil ni à moi ni à ton ami..........à personne de ceux qui t'aiment et s'inquiètent de te voir si changé.....

Il ne se doutait pas qu'elle avait tout appris.

—De quels projets veux-tu parler?

—Oh! mon pauvre enfant, je t'épargnerai un mensonge en te disant que ton serviteur A Kim m'a tout raconté.....

Robert eut un geste de colère aussitôt réprimé.

—C'est bien. Je le chasserai.

—Non, tu le garderas.

—Je le chasserai.

—Tu le garderas, te dis-je, car c'est sur mon ordre, malgré lui, en dépit de la promesse qu'il t'avait faite, c'est sur mon ordre absolu qu'il a dû me révéler ton projet de voyage... une folie!!!

—Oh! mère, une folie! dit-il avec reproche.

Elle lui prit les mains. Elle lui avait parlé presque avec sévérité, et c'était la première fois depuis la rencontre chez le père Mücke. Mais elle s'attendrit. Son cœur se fondait. Toutes ses angoisses maternelles, si cruellement ressenties au seuil même de sa vie de femme, elle les éprouvait de nouveau. Toutes les mères comprendront cette mère.

Elle avait un égoïsme, presque farouche, de son fils. Et elle avait à combattre, chez cet enfant si cher, les imaginations exaltées, toutes sortes d'idées d'aventures dangereuses et dont une seule pouvait la priver de celui qu'elle avait tant regretté. Et en cet instant précis, lui revenaient les prédictions de ceux qui avaient vu Robert, tout petit encore, de l'officier agonisant dans la maison de Bazeilles et qui lui avait souhaité bonne chance, de Darnetal qui bien souvent avait répété:

"Quel fier soldat! Quel bel officier pour plus tard!" et aussi les leçons du Hans Sebiller qui avaient mis dans l'âme du petit, et cela pour toujours, l'esprit de généreux sacrifice, le mépris de la vie, les grandes idées de dévouement et d'abnégation...

Comme elle se trouvait faible, la pauvre craintive, devant tout cela.

—Mon enfant, dit-elle, as tu quelque fois pensé à tout ce que j'ai souffert lorsque je t'avais perdu...

—Oh! mère, pourquoi ces souvenirs?

—As-tu jamais pensé à l'horrible douleur, au deuil éternel, si je te perdais?

—Mère, le devoir, le devoir....

—Oh! mon enfant, et je te donne ce nom, vois tu, parce que tu le mérites mieux que tout autre, tu n'es qu'un enfant encore, malgré ta vigueur, malgré ton intelligence, malgré ta bravoure.... Un enfant....Tu as à peine dix huit ans....Reste donc près de moi, sous la tendresse de ta mère qui te garde. Le devoir que tu t'imposes n'est pas fait pour toi.......Plus tard, enfant, plus tard!.....

Elle le serrait contre son cœur. Et Robert,—le petit Kilian des rues de Munich et de l'école de la Weinstrasse,—sentait contre sa poitrine les palpitations de ce cœur.

—Est-ce que tu crois que je n'ai pas mérité de te conserver plus longtemps auprès de moi?....Toutes les mères ont leurs fils à leur foyer.....Moi, c'est à peine si je te connais! Depuis quelques années si rapides!.... quelques années, rien!....Reste donc, enfant! Ton cœur ne te fera aucun reproche, je te le jure.... Et je n'en dirais pas autant si tu partais.... Oui, oui, si tu partais malgré mes larmes, je ne serais pas tranquille.... tu serais triste en pensant à moi....

—Oui, mère, cela est vrai, je serais bien triste, dit-il avec élan.

—Tu vois bien.

—Mais comme tu serais fière, fière de moi, si je revenais après avoir réussi, là où tant de braves gens ont échoué.

Elle dit très bas, la tête sur l'épaule de l'enfant chéri:

—Si tu revenais!...

—Je reviendrai. J'ai confiance dans la vie....

—Ai-je besoin de ton héroïsme pour être orgueilleuse de toi?

Il la caressait, l'embrassait, les yeux brouillés de larmes, et au milieu de ses caresses, se souvenant de ce qu'il lui avait dit le soir de l'attaque des Banians, alors qu'il regardait au loin le détachement français qui disparaissait dans la brousse.

—Oh! mère, la plus adorée, mais la plus craintive des mères!

Elle crut qu'il faiblissait.

—Pourquoi me forces-tu à te donner à choisir entre l'affection que tu as pour moi et cette envie de courir les aventures! Rien, encore une fois, ne t'oblige à partir. Personne ne te l'a demandé. Personne, non plus, n'avait le droit de te l'imposer. Il n'y a point là de devoir, il n'y a qu'un caprice. Je ne me mettrai jamais entre toi et ton devoir, crois-le bien, jamais....

Certes, non, rien ne l'obligeait à courir de pareils dangers. Mais il ne pouvait expliquer à sa mère ces confuses pensées qui bouillonnaient dans son cerveau. Elle n'eût point compris cette sorte d'ivresse d'esprit, cet enthousiasme d'enfant que la solitude où Robert avait toujours vécu n'avait fait que développer. Lui-même, du reste, s'en rendait-il bien compte et dans ces pensées eût-il été capable de mettre un peu d'ordre et un peu de lumière?... Et n'eût il point rougi s'il avait découvert et s'il avait fallu qu'il expliquât que le besoin d'une action d'éclat, pour la gloire qu'il en résulterait, n'était pas le premier des mobiles qui le poussaient en avant et que tout au fond de son cœur un doux nom et une figure fière aux yeux sombres, le nom d'Espérance, le visage d'Espérance, l'attiraient vers ces dangers tant redoutés de sa mère?

Ce qu'elle venait de dire, la douce Marthe, était son argument suprême. Elle attendit la réponse, sûre d'avoir vaincu.

—Mère, je ne veux pas mentir, je partirai

—Tu me désobéirais....

—Non, mère, non, mais tu me permettras de partir....

—Jamais! Ah! jamais, par exemple! dit elle avec éclat.

...Si, mère, tu me le permettras!...

Elle ne répondit plus rien. Elle considéra son enfant avec une crainte superstitieuse. Il semblait sûr de son fait. C'était en souriant qu'il lui disait cela! Comment pouvait-il supposer qu'elle le laisserait s'engager dans un péril de mort?

Quel raisonnement mystérieux se faisait il pour en arriver à une pareille conclusion, aussi affirmative? Et comme pour prouver qu'il ne doutait même pas, il ajouta:

—Tu verras, mère, tu verras!

Après ces scènes, la vie calme reprit aux Banians. Robert ne fit plus d'allusion à son projet. Il n'en parla qu'une seule fois à A-Kim pour lui dire que son expédition était retardée. Il ne fit point de reproches à l'Annamite. Aucune allusion.

Darnetal avait été mis au courant par Marthe.

Et ce ne fut pas sans effroi que la mère l'entendit murmurer:

—Oui, ce serait superbe! héroïque! Et en cas de réussite, quel service cela rendrait à nos armes, à la colonie tout entière, et par contre-coup à la France à laquelle on épargnerait ainsi le meilleur de son sang.

—Ainsi, mon ami, vous ne le désapprouvez pas?

—Je ne puis le blâmer d'une idée si grande et si courageuse......

—Vous ne l'aimez pas!

—Si, je l'aime, autant que s'il était réellement mon fils....

—Non, non.

—Mais je l'aime en homme.... Pourtant, il est jeune, il est téméraire, je suis heureux que vous ayez réussi à le retenir.

Elle dit avec empressement, heureuse de cette approbation:

—N'est-ce pas! Oui, il le fallait; c'était une folie, je l'ai dit.

—Hélas! ma pauvre Marthe, vous ne le retiendrez pas longtemps.

Elle eut un coup en plein cœur. Lui quand demande. Elle se tut. [illegible]

Bientôt elle comprit la pauvre mère qu'elle se trouvait faible devant cette résolution si ferme. Robert, sans le savoir sans doute, la prenait par son affection même. En effet, il était triste. Il ne causait presque plus. Marthe avait beau vouloir le distraire, il recherchait la solitude et quand elle le retrouvait elle le surprenait en haut des palissades regardant, au loin, les montagnes bleues couvertes de forêts, à l'horizon, la frontière! Parfois aussi elle l'avait surpris au moment où, la voyant arriver, il cachait précipitamment un papier. Qu'était-ce? Marthe ne pouvait deviner. Mais déjà elle se disait, avec le désespoir de sa tendresse, que ce grand garçon n'était plus complètement à elle, que son rêve de le conserver était sans doute irréalisable.... et que ce rêve avait été bien court....

Elle résistait toutefois, bien que brisée par cette tristesse. En cette ferme, côte à côte, elle vivait loin de son fils comme s'il avait été à mille lieues d'elle!

Ce fut bientôt pour elle un insupportable supplice.

Un jour qu'elle voyait Robert plus triste encore que d'habitude, elle l'embrassa, sans pouvoir retenir ses larmes:

—Va donc, mon enfant, va loin de moi!.... lui dit-elle.

Le cœur du fils se fondit, à ce reproche si tendre.

—Non, mère, je ne veux plus partir... je ne veux plus que tu pleures.... je veux que tu reprennes ta douce vie d'autrefois.

Mais elle secoua la tête. Elle ne le croyait plus.

—Va, mon fils, je ne te retiens plus. Je prierai Dieu pour qu'il te protège... J'ai compris que tu n'étais pas heureux...

IV

Il le lui avait bien prédit à sa mère: "C'est toi qui me permettras de partir!" Et Darnetal, aussi: "Vous ne le retiendrez pas longtemps!" C'était vrai.

Les préparatifs ne furent pas longs à être achevés.

Ce fut A Kim qui s'en chargea.

Marthe avait dit au fidèle et intelligent Annamite?

—Accompagne-le et ramène-le-moi!

—Je ne reviendrai pas sans lui, maîtresse! dit-il simplement.

Et lorsque Darnetal eut reçu confidence du projet de Robert et du plan qu'il comptait suivre, l'ancien volontaire de Bazeilles dit en soupirant:

—Je regrette de ne pouvoir te suivre, pour te défendre au besoin, mais j'ai un devoir aussi sacré à remplir, celui de protéger ta mère. Je ne puis la laisser seule aux Banians.

—Si je savais ma mère seule, lui, dit le jeune homme, je ne partirais pas. Et si je m'en vais avec confiance, et presque gaiement, c'est que je te laisse auprès d'elle, aucun risque... à craindre derrière moi.

A-Kim avait recruté un coolie parmi les serviteurs de la ferme, dévoué et probe, de la fidélité duquel il était sûr.

Il s'appelait Van-Doc. Il était de la race des Thos, dont la population maintenant clairsemée, massacrée tant de fois par les rebelles, occupe le territoire du Haut Tonkin, pays maigre et rocheux formé de hauts pitons isolés, de cirques de murailles à pic, dans lesquels cependant se trouvent quelques vallées fertiles, propres à la culture.

Les Thos sont une race robuste, amoureuse de son indépendance et qui nourrit contre les pirates une haine atroce; entre les Thos et les pirates souvent il y a des représailles terribles! les Thos se vengent.

Van-Hoc avait vu, l'année précédente, sa case brûlée, ses provisions pillées, ses enfants massacrés, sa femme emmenée par les bandits! Il était battu, avait été blessé cinq fois, avait échappé à la mort.

A Kim savait qu'il pouvait compter sur son bras robuste, son œil d'oiseau de proie, surtout sa haine en éveil et sa soif de vengeance non assouvie.

Ce fut le coolie qu'A-Kim chargea de leurs bagages de leurs provisions et de leurs munitions.

Mais en outre, et pour sa défense personnelle, Van-Hoc reçut un sabre coupe-coupe et un fusil à répétition.

Ce fut un matin, presque la nuit, pour éviter la grande chaleur, qu'ils se mirent en route.

Marthe n'avait plus de force de pleurer. Pour ne pas défaillir elle s'appuyait contre la palissade.

Darnetal, pâle, n'osait lui adresser la parole, l'encourager, la réconforter, car il contenait avec peine son émotion et s'il avait voulu parler, il eût éclaté en sanglots.

Au loin et sur le point de disparaître, Robert se retourna agita son mouchoir et envoya un baiser vers Marthe, vers Darnetal.

Et Marthe se rappela soudain Lavidry, commandant à ses tirailleurs, le long de la berge de la Meuse, le jour de Bazeilles.

C'était chez le petit-fils, la bravoure calme et indifférente du grand-père, le mépris de la mort.

Et bien qu'elle fût triste à défaillir, il y eut pourtant, au fond de son cœur, un peu d'orgueil d'avoir donné la vie à ce brave enfant! Elle lui pardonnait aussi à cette heure suprême de s'en aller au devant de tant de dangers! Elle lui pardonnait de lui causer, à elle, tant de chagrin! C'est qu'elle avait tant souffert qu'elle était devenue superstitieuse, et elle ne voulait pas que son fils s'éloignât, dans l'inconnu redoutable, en laissant derrière lui un mauvais souvenir dans l'âme maternelle! Cela aurait pu lui porter malheur.

Voilà pourquoi elle répondit, de loin, au dernier adieu de Robert en lui envoyant de ses deux mains, un baiser où elle mit tout son pardon et tout son cœur.

Puis, elle rentra silencieusement.

Tout était vide maintenant autour d'eux. Tout était triste....

Et cette pensée commune, Marthe l'expliqua d'un geste vague, pendant que Darnetal murmurait, accablé:

—Oui, plus rien! plus rien!

Robert et ses deux serviteurs marchèrent sans s'arrêter jusqu'à dix heures du matin. A dix heures, ils entrèrent dans une paillotte abandonnée pour y laisser passer la grande chaleur du milieu de la journée. En même temps, Van-Hoc, qui était un peu cuisinier, préparait le riz et débouchait une boîte de conserves.

Van-Hoc ne savait que quelques mots de français, de telle sorte qu'il était resté silencieux depuis le matin. A-Kim et le coolie avaient déjà parcouru cette contrée. Ils n'hésitaient donc pas à trouver leur chemin. Robert, du reste, avait une carte détaillée de tout le pays parcouru par nos troupes carte dressée par les soins de l'état major du corps d'occupation. Et tant qu'ils marcheraient dans cette partie du Yen-thé, dont tous les points avaient été repérés par nos officiers, ils n'éprouveraient ni hésitation ni difficultés. Ils se trouvaient bien déjà dans la sphère d'action des pirates, mais la leçon que ces derniers avaient reçue à la ferme des Banians et la poursuite du lieutenant de Trélon-Fontaines semblaient, momentanément, en avoir purgé le pays.

Ils se remirent en route dans la soirée, lorsque la chaleur fut calmée. Et le soir même ils arrivaient sur le plateau du haut Yen-thé sans avoir éprouvé de fâcheuses rencontres.

A Kim alluma un grand feu pour éloigner les bêtes fauves.

Et quand ils eurent dîné, ils s'étendirent sur le sol, Robert enveloppé dans une couverture, Van-Hoc auprès de lui, pendant qu'A quelques pas, dans une clairière formée par la forêt de bambous où ils s'étaient arrêtés, A Kim, le fusil à l'épaule, prenait la garde.

Vers minuit, il éveilla Van-Hoc.

C'était au tour du Thos à prendre la faction auprès de Robert endormi.

A trois heures, Robert se réveilla. Le thé bouillait. Ils repartirent.

Il n'y avait plus de chemin et ils étaient obligés de suivre la forêt de bambous où, souvent, le coupe-coupe frayait un passage. A l'horizon se dressait la ligne des montagnes couvertes de forêts inviolées. C'était là qu'ils se dirigeaient. La marche était pénible. Ils faisaient à peine un kilomètre en une heure. Ils n'étaient pas sortis des broussailles à la nuit. Ils y campèrent encore.

La forêt de bambous les avait ramenés sur la rive du Song-Thuong. Ils s'y étaient à peine installés que devant le feu allumé pour la nuit apparurent tout à coup deux hautes et maigres silhouettes qui semblaient surgir de terre.

Van-Hoc était occupé à la cuisine. Robert et A-Kim sautèrent sur leurs armes. Dans ces parages où les mauvaises rencontres sont fréquentes, où des embuscades sont à craindre presque à chaque pas, tous les étrangers sont des ennemis, d'abord. Ceux-ci avaient la tête nue, complètement rasée. Une longue robe jaune leur tombait sur la poitrine. Une sorte de [illegible] leur robe grise, déchirée à toutes les épines, collée par la [illegible]

Ils n'avaient, du reste, point d'arme apparente.

Van-Hoc, sans interrompre ses préparatifs, se tourna vers A-Kim et lui dit en langue annamite, bas et rapidement:

—Ce sont deux bonzes quêteurs...... Rien à craindre pour l'instant...... Seulement débarrassez-vous d'eux le plus vite possible..... Je vous dirai pourquoi......

Robert leur donna une piastre et un peu de riz. Ils avaient des figures plates et osseuses, la bouche large, les dents noircies par le bêthel.... Et malgré eux, comme attirés invinciblement, leurs petits yeux noirs et cruels se dirigeaient vers les armes des trois aventuriers

Ils dirent quelques mots de remerciement, voulurent s'asseoir devant le feu. Mais A Kim leur montra d'un geste impérieux la forêt noyée dans l'obscurité et où déjà montaient les mille bruits de la nuit.

—Allez-vous-en....

Ils inclinèrent la tête, serviles, eurent un regard de haine vers Robert et partirent sans proférer un mot.

A-Kim et Van-Hoc semblaient préoccupés.

A-Kim dit:

—Maître, nous ferons bien de ne pas dormir cette nuit,

—Pourquoi?

—Ces bonzes quêteurs sont généralement les espions dévoués des pirates.

—C'est bien. Nous veillerons.

Ils ne se couchèrent pas, malgré la fatigue énorme de cette journée. Craignant une surprise, il avaient éteint leur feu, changé de campement, et longeant la rive du Song-Thuong, s'étaient installés dans un fourré de palétuviers dont les racines baignaient dans la rivière. Tous trois, ils étaient excellents nageurs, et en cas d'alerte ils se tenaient prêts à passer sur l'autre bord. En prévision d'une attaque possible, les vivres et les bagages furent enterrés dans une chaumière trappe creusée là par les indigènes pour y piéger un tigre.

Et ils attendirent.

Une partie de la nuit se passa sans incident.

D'énormes chauves-souris voletaient doucement, sans faire le moindre bruit d'ailes, le long de la rivière. L'air était frais et embaumé. Le vent qui venait de l'autre berge apportait avec lui mille parfums pénétrants dont Robert sentait l'ivresse lui monter au cerveau; parfums de girofliers, d'arbres à cannelle, des litchis et des ananas, des mangues et des bananes, des poivriers et des camphriers.

Tous les insectes nocturnes bourdonnaient, tous les papillons des nuits étaient en éveil et voletaient autour d'eux; d'énormes grenouilles dans les roseaux de la rive mugissaient comme des bœufs, avec un cri des puissances extraordinaire et parfois des paons, juchés sur les tecks, jetaient encore, malgré l'heure avancée, leurs notes aiguës et discordantes. "Où il y a des paons, il y a des tigres" C'est un proverbe de l'Inde et de l'Indo-Chine. Pourtant ils n'eurent aucune alerte.

Vers dix heures, les arbres, le sol, les bambous derrière eux, et jusqu'aux roseaux le long des berges se chargèrent de diamants merveilleux. Les buissons semblaient d'énormes aigrettes dont la nature, tout à coup, venait de se parer comme pour une fête et qui recevaient les rayons multicolores d'un invisible et gigantesque foyer. C'étaient des vers luisants qui étoilaient la terre, comme une réverbération des milliards d'étoiles qui scintillaient au ciel; c'étaient des lucioles qui se suspendaient aux branches, pareilles à ces gerbes d'étincelles qui s'élancent parfois des bûches enflammées. Souvent, lorsque la brise devenait plus forte, tordait les feuilles et les menues branches, inclinait les broussailles, faisait tressaillir les hautes cimes des arbres, tout était noir, brusquement. Et la brise s'apaisant, les arbres, les feuilles, les buissons redevenaient immobiles, le foyer se rallumait.

Tout à coup, A-Kim, penchant la tête, fit à Robert un signe de la main, sans un mot. Et il lui montra Van-Hoc qui venait de se coucher et se glissait, son coupe-coupe à la main, dans les broussailles.

A-Kim voulut le suivre, mais Van-Hoc, d'un geste l'arrêta, montrant Robert. Alors l'Annamite se rapprocha du jeune homme qui, le doigt sur la détente, essayait de percer les ténèbres rendues plus épaisses encore par l'éblouissement de ces lucioles incandescentes.

—Maître, couchez vous!..... quelqu'un s'approche de notre camp......

Ils se rasèrent, comme des fauves, sous les bambous.

A peine étaient-ils étendus, venaient-ils de disparaître, que l'on perçut à une centaine de mètres, dans la direction prise par le coolie, un bruit de branches froissées, cassées; il se passait là quelque chose d'insolite. Sans doute Van-Hoc avait été attaqué. Ils s'élancèrent pour courir à lui, le délivrer, le défendre, mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que le Thos apparaissait. Il portait sur son dos un énorme fardeau que, dans la nuit épaisse, Robert et A Kim ne purent distinguer.

Mais lorsque le coolie fut auprès de son jeune maître, il jeta le fardeau à ses pieds, brusquement, et Robert s'aperçut alors que c'était un homme bâillonné, les pieds étroitement liés les mains garrottées derrière le dos avec des lianes, dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement pour s'enfuir.

En même temps, Van Hoc disait à A-Kim, laconique:

—L'autre est mort!

C'était un des deux bonzes quêteurs. Van Hoc les avait surpris au moment où ils s'approchaient du camp, en rampant, et le coupe-coupe qu'ils portaient entre les dents ne laissait aucune illusion sur leurs intentions à l'égard de la petite caravane. Surpris, les trois hommes eussent été égorgés sans pitié. D'un coup de sabre, Van Hoc, qui était d'une force colossale, avait tranché la tête au premier avant même que le misérable se fût douté de sa présence. Et l'autre s'étant relevé et voulant prendre la fuite, une lutte corps à corps s'en était suivie.

Pourquoi n'avait-il pas tué le second comme le premier?

A-Kim le lui demanda:

—Celui-là nous sera ut le pour les projets du jeune maître.

—Tu comptes qu'il nous servira de guide vers les forêts de Hu-Thué?

—Peut-être.

—En ce cas, tu te trompes, Van-Hoc. Cet homme préférera la mort.

—Van Hoc saura bien le faire parler.

Le Thos avait eu un sourire cruel. A-Kim comprit sans doute, Il n'insista pas. Son éducation chez les missionnaires lui avait donné de l'humanité, l'horreur des tortures infligées par ses compatriotes aux prisonniers. Le Thos ne partageait pas cette aversion. Le Thos avait à se venger. En outre, A Kim reconnaissait qu'il était du plus haut intérêt pour le succès de leur périlleuse aventure que le bonze trahît la retraite des pirates et leur facilitât les moyens d'arriver au repaire des bandits.

Pour cela, il faudrait sans doute la torture. Il ne fit aucune réflexion à Van-Hoc, le laissant libre, fermant les yeux. Seulement, il se garda bien d'éveiller les soupçons du jeune homme, certain que Robert se fût opposé à une pareille et aussi barbare expérience.

Robert demandait à A-Kim:

—Que comptes-tu faire de ce prisonnier?

—Nous l'interrogerons, maître. Je n'ai plus de doute. C'est un homme des bandes de Dé-Than. Il y en a ainsi toujours, qui rôdent par le désert afin d'empêcher Dé-Than d'être surpris par les Français.... Il peut nous être très utile.... s'il veut parler....

—Et s'il refuse?....

A-Kim ne voulut pas mentir. Il se tourna vers Van-Hoc et lui transmit l'objection du jeune homme. Van-Hoc prit un air hypocrite avec un regard astucieux jeté vers A-Kim, et il dit dans son mauvais français qu'il n'employait que dans les grandes occasions:

—Si pas parler, maître, rendre liberté....

Et il eut un large rire qui découvrit ses dents fortes et aiguës noircies par le bétel, sur le fond sanglant de ses gencives.

Il était évident que les deux bonzes, depuis leur rencontre de la caravane, n'avaient pas quitté les environs. Ils l'avaient suivie pour le surprendre et par conséquent ils n'avaient pas eu le temps de donner l'éveil à leurs complices s'ils en avaient dans les villages voisins.

—Maintenant, maître, vous pouvez dormir, dit A-Kim. Nous n'avons plus rien à craindre pour cette nuit.

—Pas avant, du moins, d'avoir interrogé cet homme, dit Robert.

Van-Hoc avait rallumé le feu, car la nuit était fraîche. Et tout en soufflant, au ras des branches, pendant que son jaune visage osseux recevait les rouges et diaboliques lueurs de la flamme qui montait, il regardait le bonze avec un sourire singulier.

Il dit quelques mots, rapidement à A-Kim...